2ème ANNÉE DUCK LAKE, SASK. JEUDI 11 JUILLET 1912 No. 19

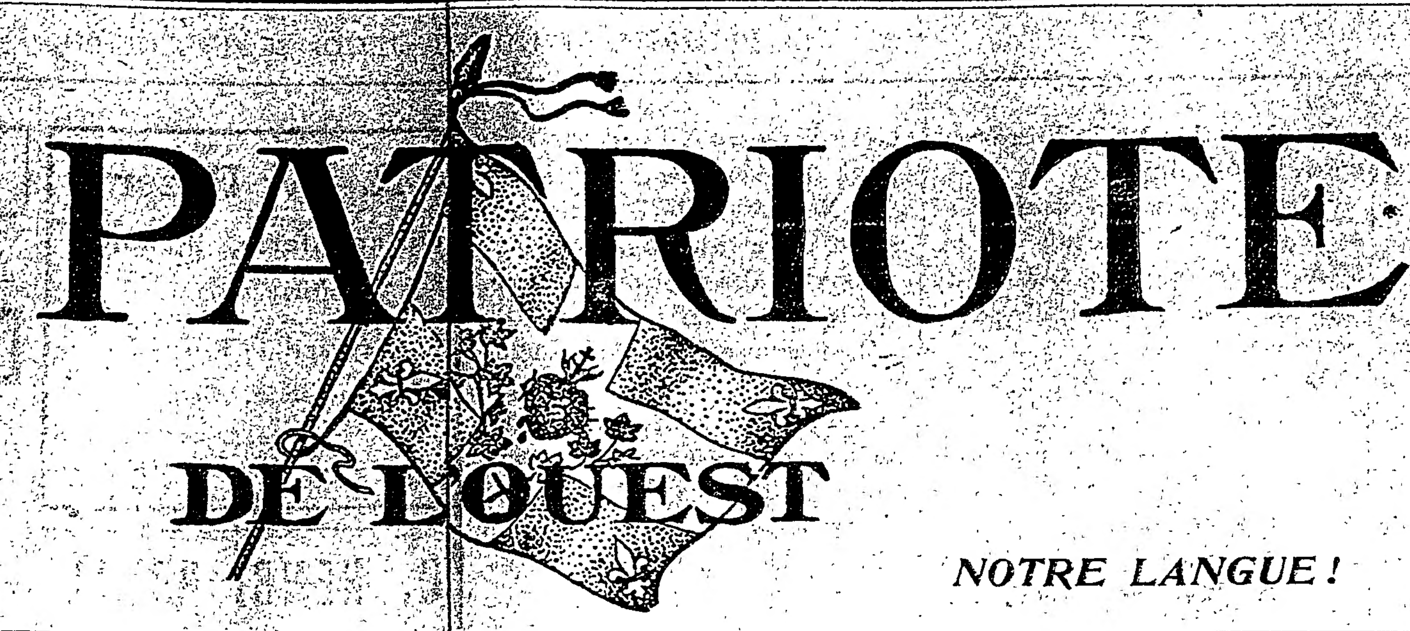
Tous articles, nouvelles, communications, destinés à la publication dans "Le Patriote de l'Ouest" doivent être adressés et parvenir au plus tard le LUNDI MATIN à la Rédaction.

Pour toutes demandes concernant les abonnements et les annonces, et pour les envois d'argents, on doit s'adresser à l'Administration.

ABONNEMENTS:

Un an (Canada)..........$1.00
Un an (Etats-Unis)..........$1.50
Un an (Europe)..........$2.00

# LE PATRIOTE DE L'OUEST



NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

Publie chaque semaine, le jeudi, les plus récentes nouvelles du district et un résumé de toutes les nouvelles du Canada, des Etats-Unis et de l'Europe.

Possède plusieurs excellents collaborateurs.

Le "Patriote de l'Ouest" est le seul journal français de la Saskatchewan.

ANNONCES:

La ligne (1ère insertion)....$0.12
Insertions subséquentes.... 0.08
Mariage, Décès, Naissance. 0.25

A. F. AUCLAIR, O. M. I., *Rédacteur en Chef*

Propriétaires CIE LA BONNE PRESSE LTEE

# Or et Whisky

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'avenir de notre province est en train de se décider dans les différents scrutins de la Saskatchewan.

Jamais la lutte n'a été de part et d'autre si âpre et si ardente.

Conservateurs et libéraux sont aux prises et les promesses les plus invraisemblables pleuvent de tous les côtés.

Des nuées de meneurs, venus de très loin, agitent les masses et sous prétexte de faire la lumière, jettent le trouble dans nos bonnes populations rurales.

:o:-:o:

Ils répandent à profusion l'or et le whisky et pour parvenir à leurs fins, tous les moyens sont bons.

L'un d'eux, un conservateur, disait dernièrement en public: "Quand bien même il nous faudrait payer $25 pour chaque vote, nous remporterons la victoire."

:o:-:o:

Encore une fois, je ne suis d'aucun parti et je ne saurais dire à l'avance ce que mes concitoyens vont faire, mais je prétends:

Qu'il faut être tombé bien bas pour vendre sa conscience pour quelques piastres ou quelques petits verres.

Qu'il faut être bien lâche et ne pas avoir grand honneur pour s'emparer de la voix d'un homme qu'on a préablement enivré.

Que tous les meneurs et tous les cabaleurs feraient bien mieux de rester chez eux à ramer leurs choux et à laver leur linge sale en famille.

# Une jeune héroine canadienne

## Marie-Madeleine de Verchères

S. G. Mgr Pascal nous communique l'article suivant extrait de la Semaine Religieuse de Viviers (France) et nous sommes heureux de le faire connaître à nos lecteurs, assurés que tous seront fiers de connaître la "Jeanne d'Arc" du Canada:

Quand seront terminées les fêtes en l'honneur de Champlain, ces fêtes dans lesquelles communient l'ancienne et la nouvelle France, d'autres fêtes recommenceront, dont notre cœur se sentira gonflé d'orgueil et de joie. Car c'est une fille de chez nous — bon sang ne peut mentir — qui en sera l'unique héroïne.

Le Canada — qui n'est plus ces "quelques arpents de neige" dont Voltaire parlait avec un détachement si léger, — qui a atteint, en deux siècles, dans la paix et le libre développement de ses forces, "la plus haute expression de la civilisation existante", se retourne complaisamment vers ses origines. Si proches, elles n'ont rien d'obscur et de légendaire. L'historien n'a qu'à secouer la poussière des archives pour que surgisse, authentique et lumineuse, la vie du passé. Elle est dans ces correspondances jaunies, dans ces papiers d'État, qui disent l'héroïsme des uns et la prescience des autres, et le bel élan de Champlain et de ses compagnons vers les terres vierges où leur premier geste fut de planter la croix. Ils disent aussi les défaillances et les trahisons. Ils disent tout, et la nation canadienne, pour tout savoir, fait en ce moment explorer nos archives. L'érudit qui en était chargé, dans un rapport qu'il adressait à son gouvernement, il y a treize ans, se félicitait d'avoir découvert, au ministère des Colonies, à Paris, deux documents du plus haut intérêt; ils avaient trait à une jeune fille dont on parle encore là-bas, où est si vif le culte des aïeux et si profond le souvenir de la mère patrie. Il terminait son rapport sur ces mots:

"Le jour n'est pas éloigné où le peintre, le sculpteur, le romancier, faisant œuvre patriotique, graveront plus profondément notre souvenir et ceindront d'une brillante auréole le front de l'héroïne nationale, Marie-Madeleine de Verchères."

Il ne se trompait pas. Dans quelques mois, l'image de cette Française de quatorze ans, bronze colossal, dressé au milieu des acclamations de tout un peuple, s'érigera sur la terre canadienne.

***

Marie-Madeleine de Verchères: combien de Français vont lire, dans ces lignes, son nom pour la première fois!

La conquête du Canada sur la barbarie et la superstition fut, on ne saurait trop le redire, une œuvre de patriotisme et de foi. Il fallut aux premiers pionniers des âmes fortes. Leur expédition tenait de la croisade: ils n'allaient point disputer quelques misérables huttes à des sauvages, mais convertir ceux-ci, les éclairer, les civiliser. Quant, à M. de Verchères, en raison de la valeur qu'il avait montrée, Louis XIV concéda une lieue de terre de front sur une lieue de profondeur à prendre sur le fleuve de Saint-Laurent.

"Sa Majesté, disaient les lettres de concession, a de tout temps recherché les moyens de pousser dans les pays les plus inconnus, par la propagation de la foi et la publication de l'Evangile, la gloire de Dieu avec le nom chrétien, par première et principale de l'établissement de la colonie française en Canada, et par accessoire de faire connaître aux parties de la terre les plus éloignées du commerce des hommes sociables la grandeur de son nom et la force de ses armes". Une telle mission hausse singulièrement l'énergie de celui qui s'est senti capable de l'accepter. L'honneur de la tâche, son danger, le martyre entrevu, et pour un idéal si noble, ce fut pour faire de ces chrétiens d'avant-garde en terres sauvages si souvent des héros.

Marie-Madeleine de Verchères les dépassa tous, dans une circonstance exceptionnelle.

***

Son père, gentilhomme dauphinois, était de ce régiment de Carignan qui débarquait au printemps de 1660 à Québec, pour mettre fin aux courses des Iroquois, si désastreuses pour la colonie. Il s'y fixait et fondait ce pays, à quelques lieues de Montréal, qui porte aujourd'hui son nom. Sa seigneurie était des plus exposées. Pour protéger sa famille et les colons qui l'avaient suivi, il avait construit un fort. Ces forts n'étaient que de grands enclos formés de palissades avec quelques redoutes: l'église et la maison du seigneur y étaient renfermées, et il y avait encore assez d'espace pour y retenir, en cas de besoin, les femmes, les enfants et les bestiaux. "C'en était assez, comme l'écrit le P. Charlevoix, pour se mettre hors d'insulte".

Un jour qu'il était allé à Québec (la mère de son côté étant à Montréal;) il ne restait dans la seigneurie que l'aînée de ses filles, Marie-Madeleine, âgée de quatorze ans, qu'on appelait Madelon, deux enfants et deux ou trois serviteurs. Soudain éclatèrent quelques coups de feu. Des domestiques lui crient:

—Sauvez-vous, Mademoiselle, voilà les Iroquois!

Elle se détourne, aperçoit à portée de pistolet une cinquantaine de ces sauvages. Résolue à mourir plutôt que de tomber entre leurs mains, elle cherche son salut dans la fuite, courant vers la porte, se recommandant "à la Sainte Vierge", écrit-elle dans un document qui a été retrouvé.

"Je lui disais du fond de mon cœur: Vierge Sainte, Mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère; ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve; j'aime mieux mille fois périr que de tomber dans les mains d'une nation qui ne vous connait pas."

On tirait sur elle, qui toujours fuyait vers le fort, où elle arriva après avoir laissé son fichu aux mains d'un sauvage qui avait pu l'atteindre. La porte brusquement repoussée, elle appela, criant aux armes. Mais il n'y avait dans le fort que deux soldats saisis de frayeur et deux femmes pleurant leurs maris qui venaient d'être tués.

Pourtant, il s'agissait de se défendre en donnant le change à l'ennemi sur les forces réelles qui lui étaient opposées. Elle mit sur sa coiffe un chapeau d'homme, afin que de loin les sauvages la prissent pour un homme. Elle fit taire les femmes, dont les lamentations eussent donné à croire aux Iroquois que les Français étaient sans ressources et sans espérance. Elle ordonna qu'on lui obéit comme à un chef, prit un fusil et arma ses deux jeunes frères.

—Battons-nous, leur dit-elle, jusqu'à la mort. Combattons pour notre patrie et la religion; souvenez-vous des leçons que notre père nous a si souvent données; que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du roi.

La relation contemporaine de ces faits est dans nos papiers d'Etat. Je ne brode pas, je copie.

Chacun se mit à son poste sur les brèches, ouvrant un feu continuel. Il y avait dans le fort un vieux canon; li pouvait effrayer et donner l'alarme: on le fit tonner.

Une famille française, à grand renfort de rames, celle de Pierre Fontaine, vint se mettre sous la protection de son seigneur. On la vit arriver de loin. Mlle de Verchères commanda à son domestique de faire sentinelle à la porte du fort durant qu'elle même, troussée, en chapeau d'homme, fusil en mains, aux yeux des Iroquois, heureusement inquiets et redoutant quelque piège, recueillerait les passagers. "Etant tous débarqués, écrit-elle, je les fis marcher devant moi jusqu'au fort, à la vue de l'ennemi. Une contenance si fière fit croire aux Iroquois qu'il y avait plus à craindre pour eux que pour nous."

Ces passagers augmentèrent la petite garnison, mais il y avait à redouter les surprises de la nuit, d'autant qu'accompagnée de neige et de grèle elle s'annonçait affreuse. Elle assembla ses troupes, six adultes elle leur tint ce discours:

—Dieu nous a sauvés aujourd'hui des mains de nos ennemis, mais il faut prendre garde de ne pas tomber cette nuit dans leurs filets. Pour moi je veux vous faire voir que je n'ai point de peur. Je prends le fort pour mon partage, avec un homme âgé de quatre-vingt ans et un soldat qui n'a jamais tiré un coup de fusil. Et vous, Pierre Fontaine, et vous, La Bonthé et Galhet, vous irez à la redoute avec les femmes et les enfants, comme étant l'endroit le plus fort. Si je suis prise, ne vous rendez jamais, quand même je serais brûlée, hachée sous vos yeux. Vous ne devez rien craindre en cette redoute, pour peu que vous combattiez.

Et chacun prit son poste. Et dans la grèle et dans la neige, on entendait à intervalles réguliers la voix paisible des sentinelles, de la redoute au fort et du fort à la redoute, criant, comme si le fort eût été rempli d'hommes de guerre: "Bon quart!"

Mlle de Verchères eût pu abandonner le fort et se sauver. Elle prolongea cette ruse vaillante, parce qu'il était d'une conséquence infinie que les sauvages, qui n'avaient jamais pu prendre un fort, pussent croire cette action possible et en acquérir ainsi autant de témérité que d'orgueil.

Une nuit, on vit des ombres s'avancer sur le fleuve; elles s'approchèrent; la jeune fille, qui s'était assoupie, sauta sur son fusil, se précipita à la brèche:

—Qui êtes-vous?

—Français! C'est M. de la Monnerie qui vient vous donner du secours.

Elle fit ouvrir la porte du fort, y plaça une sentinelle, et, pour le recevoir descendit au bord de l'eau.

—Monsieur, soyez le bienvenu, je vous rends les armes.

—Mademoiselle, répondit-il galamment, elle sont en de bonnes mains.

—Meilleures que vous croyez, répliqua-t-elle.

***

Le souvenir de cette action est demeuré. Il a fleuri en légende. Les Canadiens se plaisent à la rappeler comme un des traits les plus propres à exprimer la noblesse de leur sang et son origine.

Les documents retrouvés en nos archives en ont fixé les détails. Louis XIV avait demandé qu'on les lui relatât avec précision. Il s'était fait apporter le récit même de l'héroïne. Et, en récompense, à la mort de M. de Verchères, il avait ordonné de transporter à la fille la pension qu'il servait au père.

Le Canada, à son tour, paie sa dette. A Verchères, près Montréal, s'élèvera bientôt, gigantesque, sculptée par le Français Philippe Hébert, l'image de l'héroïne de quatorze ans, qui, par amour ponr son Dieu, sa patrie et son roi, là-bas aux confins du monde, fut, un jour de gloire et de péril, la petite sœur de notre Jehanne!

GEORGES MONTORGUEIL

# L'élection dans la Saskatchewan

(*Du Devoir*)

S'il faut juger de la campagne électorale qui se poursuit dans la Saskatchewan par nos échanges de cette province, la lutte est d'une extrême vigueur.

Il semble que les chefs des deux partis veulent donner au résultat les significations d'un indice certain de triomphe aux élections fédérales prochaines. Tous les hommes politiques de quelqu'importance dans l'ouest sont dans la province. Du côté conservateur, M. Rogers, ministre de l'Intérieur à Ottawa a amené les meilleurs travailleurs du Manitoba et du côté libéral, à part les membres du Cabinet Scott figurent aussi presque tous les ministres du cabinet Sifton, de l'Alberta.

On dirait que c'est la première élection générale qui se fait dans la Saskatchewan, et que les deux partis ont décidé d'arracher la victoire coûte que coûte. Les assemblées se multiplient, les orateurs font preuve d'une énergie qui confine à la violence, les journaux sont remplis de nouvelles électorales, de commentaires sur les questions à l'ordre du jour et des vantardises habituelles en temps d'élection.

La victoire ne fait aucun doute clament les partisans de M. Haultain: vous allez être écrasés, repondent les amis du gouvernement Scott qui autorisent du résultat du 21 septembre dernier dans cette province pour prédire un nouveau triomphe libéral.

Ce qui est sûr, c'est que, si le cabinet Scott l'emporte, il pourra se vanter d'avoir résisté à un formidable assaut. Le déplacement de l'influence fédérale, avec tout le parti qu'en peut tirer M. Rogers, l'élan donné au parti Haultain par la victoire du cabinet Borden, les perspectives de succès que l'évidence de ces deux faits font paraître plus brillantes que jamais, stimulent d'une façon particulière, toute organisation conservatrice provinciale. Il y a longtemps que tous ses candidats sont choisis, qu'ils ont accepté, et que la lutte est commencée. Avant même que la dissolution fût annoncée, M. Haultain avait déjà parcouru une partie de la province pendant que le premier ministre Scott, malade, cherchait aux Etats-Unis un regain de santé qui ne paraît pas très évident.

Le situation n'en est pas moins quelque peu compliquée. Entre les candidatures officielles ont surgi une dizaine de candidats indépendants, les uns inclinant du côté ministériel, les autrss du côté oppositionniste. Le plus important est M. F. W. Green, sécretaire de l'association des Grain Growers, de la Saskatchewan, l'un des plus ardents partisans de la réciprocité aux élections fédérales, qui se présente dans Moose Jaw, et qui déclare, dans un manifeste, que la réciprocité n'a rien à faire dans une élection provinciale. L'opposition ne manque pas d'interpréter ce document comme une réponse directe à l'appel du premier ministre Scott, en faveur de la réciprocité qu'il masque cependant d'une circonlocution habile.

M. Scott n'en est pas à ses premiers essais en politique, et si M. Hanltain a depuis longtemps fait ses preuves à la manœuvre politique, surtout lorsqu'il s'est agi de soustraire aux catholiques les libertés que leur garantissait la constitution de 1875, il a trouvé son maître en la personne du premier ministre actuel.

M. Scott est, en effet, un prestidigitateur de première force. Un coup d'œil sur le programme qu'il soumet aux électeurs suffit pour nous renseigner sur ce point. Hostile à la propriété des terres publiques par la province, il la réclame impérieusement maintenant que la présence d'un gouvernement conservateur à Ottawa donne à son adversaire un argument particulièrement fort auprès de l'électorat. Indifférent à l'idée du crédit agricole émise par M. Haultain, M. Scott s'en empare avec une désinvolture superbe et promet une enquête préliminaire au projet. Et, pour relancer son adversaire, il promet même la coopération de l'Etat dans toutes les sphères de l'activité individuelle pour la solution des problèmes de quelqu'importance. M. Haultain favorise aussi depuis longtemps la construction d'élévateurs entrepôts et M. Scott éprouve d'autant plus de plaisir à faire l'idée sienne qu'il en tire un argument contre le pouvoir fédéral.

L'on conçoit que le cynisme du procédé n'est pas de nature à adoucir l'opposition, et que celle-ci ne ménage pas ses coups. Du passé, elle exhume tout ce que le gou-

(A Suivre en 2me page)

## Elections en Saskatchewan

vernement Scott a fait sous l'impulsion de M. Haultain, et elle demande aux électeurs de conclure entre la valeur personnelle des deux chefs. D'autre part, elle dénonce sa politique de chemin de fer, son administration financière, son favoritisme dans l'administration qui ont accumulé une dette de neuf millions de piastres en moins de sept ans.

Quel sera le résultat du scrutin? Si le peuple de la Saskatchewan persiste dans sa foi en la réciprocité, et croit que la victoire de M. Scott la lui donnera un jour, il n'est guère probable qu'il change complètement son verdict de l'an dernier. Mais s'il s'en tient aux questions d'intérêt provincial, il pourrait en être autrement.

Et que feront nos compatriotes, qui sont assez nombreux dans cette province, et dont le vote uni pourrait avoir une influence peut-être décisive? Il semble que le cabinet Scott ait fait preuve d'une certaine tolérance dans l'interprétation de la constitution provinciale au moyen de laquelle le gouvernement Laurier légalisa les injustes ordonnances scolaires, oeuvre de M. Haultain. Que ferait M. Haultain à sa place, en possession du pouvoir avec tous les moyens dont il pourrait disposer pour atteindre son but? La question est de première importance pour tous ceux des nôtres qui considèrent avant tout le respect de la liberté religieuse et nationale. Après tout de quoi M. Haultain pourrait-il se plaindre, si les Canadiens-Français de la Saskatchewan, se rappelant son passé, se méfiaient de lui jusqu'à lui refuser leur confiance pour l'avenir?

JEAN DUMONT

## Où est leur Dieu?...

Ce blasphème est presque aussi vieux que le monde. Notre siècle cependant se distingue de tous les siècles écoulés par l'unanimité et la violence avec lesquelles il s'écrie:

"Où est Dieu?"

avec la variante logique, fruit du rationalisme:

"Il n'est point de Dieu...."

Les peuples se moquent de la Divinité.

"Les miséricordes de Dieu seront méconnues, on croira pouvoir se passer de son secours, *et il se retirera, il abandonnera peuples et rois*, les dépositaires du pouvoir seront dispersés." (Le Père Calliste, religieux de Cluny, le 1er décembre 1751: mort le 3 du même mois, après trente heures de maladie).

Quoi de plus terrible pour un peuple que d'être livré à lui-même? Rappelez-vous 1793 et ses horreurs.

Plus loin, le P. Calliste dit:

"Eglise de Dieu, tu gémiras, ministres du Seigneur, vous pleurerez sur de nouvelles profanations.'

Voyez en France, au Portugal, en Italie, où l'on emprisonne en ce moment même des prêtres — en Valteline, vallée du nord de l'Italie —, etc.

Notre Dame de la Salette, le 19 septembre 1846, disait;

"La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même, et être supérieur à ses semblables.... — Les gouvernements civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir, et de faire disparaître tout principe religieux, pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme et à toutes sortes de vices...."

C'est écrasant de vérité même au Canada.

Le 27 octobre 1877, Notre-Seigneur disait lui-même;

"Satan va satisfaire sa rage, qui est d'autant plus grande que les siens seront vaincus. Je veux humilier mon peuple; il n'a pas écouté mes paroles."

Le 26 septembre 1885, à la même personne;

"Jesus me dit avec un visage courroucé; J'ai tout fait pour mon peuple; j'ai envoyé ma Mère sur la terre; très peu ont cru à sa parole.... Mais voici que.... je vais me lever dans ma colère. Je vais tout détruire sur la terre.... La désolation sera si grande et les châtiments si terribles, que plusieurs sécheront de frayeur et se croiront à la fin du monde."

On dit;

"Prouvez que les peuples se moquent publiquement de Dieu."

—Ce ne sera pas difficile.

Viviani, qui fut ministre dans le gouvernement de notre malheureuse France jusque l'an dernier, si nous nous rappelons bien (on change de ministres si souvent en France!), disait; "Nous les avons éteintes, les etoiles du ciel," voulant dire d'une autre manière ce que les insensés de la Révolution française avaient dit; "Le nommé Dieu est supprimé."

Au Portugal....

Mais pourquoi courir si loin quand nous trouvons ici, *ici même, en Acadie*, des insultes publiques à Dieu?

Campbellton fut totalement détruit par le feu en 1910. Il vient d'être résolu — et c'est publié en grandes lettres dans un journal français catholique — que cet incendie, dans lequel tout le monde avait cru voir un châtiment, sera commémoré cette année 1912 par de *grandes réjouissances publiques, des chars allégoriques*....

Insulte stupide et plate de tout un peuple à Celui qui avait frappé.... Et l'on se demande avec effroi quelles suites, aura cet outrage direct, vrai crime de lèse — Divinité. A-t-on oublié 1908?

Le 25 décembre 1908, un journal "lu par tout le peuple et par des prêtres" de Messine, rapportent les chroniqueurs catholiques de cette époque, défiait "le petit Jesus de montrer sa puissance; et, s'il en était capable, s'il a quelque puissance, de la montrer en détruisant Messine...."

Le 28 décembre, *trois jours après*, "le petit Jésus" engloutissait plus de cent mille personnes sous les ruines de la ville entière.... L'éditeur du journal survécut; tout le reste; sa famille, son redacteur, ses typographes, tout fut écrasé.... et lui-même était devenu fou, fou furieux.

—Et les peuples disent:

"Qu'est-ce que cela nous fait? C'est naturel. Il n'y a pas de Dieu."

—Eh! bien, allez à Campbellton au Nouveau Brunswick, voir les réjouissances publiques faites en défi public à Dieu. Et fasse ce Dieu, miséricordieux même quand il frappé, que vous ne *jouissiez* point de même spectacle qu'en 1910....

ETIENNE DEVIGNOLES

Le 27 juin 1912.

## Inconséquence d'un journal catholique

Il est très difficile pour un habitant de la Saskatchewan de comprendre l'attitude du North-West Review de Winnipeg sur la campagne actuelle.

Ce journal dans son numéro du 6 juillet, sans en prendre aucune responsabilité, imprime deux lettres qui sont de nature a éclairer l'esprit du peuple sur la conduite d'Haultain et de Scott, de Borden et de Laurier en 1905 sur la question scolaire de notre province. Ceci est bien.

Le Northwest Review proclame ensuite son attitude d'indépendance vis-a-vis des deux partis en jeu. Ceci est très bien.

Mais pourquoi trouver dans le même numéro du 6 juillet, une feuille à grandes annonces dans laquelle se trouve le portrait d'Haultain avec ces mots "vote for the conservative candidate, Haultain is the man for all people, etc., etc,"

Est-ce conséquent, est-ce logique, où est l'indépendance proclamée?

## Battleford

—Mgr Pascal, accompagné de son secrétaire et du R. P. Simonin, nous a fait l'honneur d'une courte visite avant de monter à St Hippolyte. Sa Grandeur a bien voulu donner une instruction aux nombreux enfants de la 1e Communion alors en retraite, et nous assurer de sa visite officielle pour le mois de Septembre.

—Le dimanche, 16 juin, avait lieu la toujours belle et impressionnante cérémonie de la Communion générale des enfants; nombreux ils étaient, et leur ferveur égalant leur nombre, a fait l'édification de la paroisse durant cette journée si féconde en émotions, qui s'est terminée par la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la Ste Vierge. Heureux enfants! puissent-ils toujours persévérer dans leur fraîche innocence et leurs ferventes résolutions!

—Le R. P. Croisier, O. M. I., prédicateur de retraites, a passé une journée au presbytére, accompagné par le R. P. Poulenard, de North Battleford; c'était sa première visite dans notre ville et elle lui a laissé une agréable impression.

—Vendredi 21 juin était témoin d'une grande excitation parmi le petit monde de l'école St Vital: nos enfants se préparaient à faire jouir le public du résultat de plusieurs semaines d'un travail ardu et persévérant, par une intéressante soirée recréative, au profit de notre nouveau couvent. Le rideau fut levé à 8h. ½ au théâtre Gayety: la salle était comble, chacun tenait à encourager les jeunes exécutants et à être témoin de leur succès. Le programme fut varié et très bien exécuté; chant, musique, saynettes, exercice de cadence, (drills) tout fut rendu avec grâce et distinction et applaudi par l'assistance. M. Earle, notre maire a tellement été frappé de la manière charmante et intelligente avec laquelle nos jeunes acteurs avaient joué leur rôle, qu'il n'a pas voulu laisser clore la séance, sans exprimer publiquement sa surprise pleine de satisfaction pour un si beau succès, ses félicitations aux Catholiques de Battleford sur la bonne tenue et l'excellente instruction donnée à leurs enfants, et enfin ses chaux remerciements aux Rdes Sœurs et à leurs élèves pour les instants trop courts d'une si agréable veillée. Le résultat de la soirée a été de 104 piastres. Grand merci à la population catholique et protestante de Battleford, qui sait encourager une bonne cause; grand merci à nos bons enfants, qui ont voulu clore leur année scolaire et ouvrir leurs vacances par cette aumône de charité à la paroisse, pour l'œuvre qui leur est si chère à tous: notre nouveau Couvent-Pensionnat; grand merci aux Religieuses, au dévouement desquelles est due la réussite de cette fête.

(A Suivre)

Le Japon est l'unique pays au monde où la mode ne change pas pour les femmes.

# Le salon "neutre"

Le capitaine Drouart n'était pas un homme ordinaire, comme vous et moi, c'était un type. Taille, cinq pieds et demi; droit comme une épée, teint bronzé par la fumée des batailles; tantôt gai comme une chanson du bivouac, tantôt sec et bref comme un mot d'ordre, caractère parfois revêche, et alors, prenant feu, comme une poudrière à la moindre étincelle.

Vous dire que dans la poitrine de ce rude soldat battait le coeur d'un brave, ce serait du superflu.

Et, cependant, le croiriez-vous? Drouart, avec toute sa bravoure, avait un défaut; mais un de ces drôles de défauts qui font rire quand ils vont se nicher dans le corps d'un soldat . . .

Il souffrait de . . . respect humain.

—Oh! il n'en avait pas énormément; seulement deux grains.

Un jour qu'il avait reçu son ancien colonel, ses yeux avaient rencontré un objet égaré sur le guéridon du salon.

Horreur! c'était un livre de messe! . . .

Bondir comme un ressort, se précipiter sur la sonnerie électrique, appeler la vieille servante Margoton, n'avait été pour Drouart que l'affaire d'un instant.

Margoton parut.

—A moi, mon ordonnance!

—Voilà, mon capitaine!

—Distance réglementaire, hein!

—A vos ordres, capitaine.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Ça, mon capitaine, c'est votre paroissien que vous avez oublié sur la table.

—Enlevez ça, et retenez ce que je vais vous dire.

—J'écoute, mon capitaine.

—Vous saurez, mon ordonnance, que la religion il en faut.

—Voilà soixante ans que je pense comme ça, mon capitaine.

—Il en faut partout, de la cave au grenier; mais quant au salon, jamais! Il y a exception pour ça. Je ne sais pas pourquoi; c'est bête, peut-être, mais c'est la mode, et il faut la suivre. Et maintenant je résume: un salon doit être neutre. Entendez-vous?

—Suffit, mon capitaine. Le vôtre sera aussi neutre qu'une école laïque.

Drouart ne s'était pas attendu à cette réponse. Ses poings se crispèrent, le rouge de la colère et aussi de la honte lui monta au front. Il se retint cependant, par respect pour le colonel, qui suivait cette scène avec un fin sourire; puis, tout à coup, avec un geste brusque il dit: "Sortez!"

* * *

Quinze jours se sont passés depuis la proclamation du capitaine à son "ordonnance," et nous retrouvons Drouart prêt à fêter le 25e anniversaire de sa croix d'honneur. Les visiteurs et amis sont arrivés. Canapé, fauteuils, chaises, tout est occupé dans le salon "neutralisé." La conversation marche bon train. Compliments, anecdotes, souvenirs militaires se succèdent avec la rapidité d'un escadron dans une charge de cavalerie.

Soudain, la sonnette résonne. . . Un moment de silence.

Margoton s'avance vers Drouart une lettre à la main: "De la part du colonel X . . ." dit-elle; et en même temps, elle dépose sur le guéridon un paquet à l'adresse du capitaine.

Fiévreusement, Drouart a décacheté la lettre.

"Mon cher Drouart

"Il y a vingt-cinq ans, je décorais ta poitrine de l'étoile des braves; aujourd'hui, je serais heureux de pouvoir décorer ton salon de la croix d'honneur.

"Tu recevras cette dernière en même temps que ma lettre.

. . . . . TON ANCIEN COLONEL."

"P.-S. — A six heures précises, je serai chez toi pour juger de l'effet décoratif."

Drouart est rêveur: l'étoile des braves, la croix d'honneur ? ? ? Ce n'est donc plus la même chose?

Machinalement, le capitaine a fait sauter la ficelle rose du paquet; quand, tout à coup, sous ses yeux ébahis, apparaît une splendide croix d'ébène, sur laquelle se détache un superbe Christ d'ivoire aux blancheurs immaculées.

—"Tonnerre!" murmure Drouart entre ses dents. "C'est donc là sa croix d'honneur? . . . Mais . . . où la pendre? où l'attacher? . . Ah! là-haut, à la place de ce tableau . . . Oui, mais . . . et eux, là, que vont-ils dire? . . . Ah! ça, Drouart aurais-tu peur? A six heures précises . . . et il est . . . six heures moins un quart . . . Diable! pas de temps à perdre! . . . Après tout, il a raison, le colonel! . . . Cette croix-là vaut bien l'autre . . . Holà! Margoton, Margoton!

—Me voici, capitaine.

—Vite, une échelle, un marteau, des clous!

Et comme les assistants demeuraient ébahis devant cette scène: "Messieurs, dit Drouart, excusez-moi, mais la consigne. . . . .

Et le capitaine, s'emparant des clous et du marteau, monte les degrés de l'échelle comme il eut monté à l'assaut d'une forteresse, et, en deux coups, il cloue le crucifix à la place d'honneur, au milieu de la chambre.

Dix minutes plus tard, le colonel entrait. Il jeta un coup d'oeil autour de lui, et, quand il aperçut le christ resplendissant sous le rayonnement des lampes, il sentit une larme couler sur son mâle visage.

—Drouart, dit-il, en serrant la main du capitaine, par ta bravoure de soldat tu as mérité la croix d'honneur; par ton courage de chrétien, tu la mérites deux fois.

Ami lecteur, dont le salon serait encore "neutre," ayez du coeur; imitez le brave Drouart. — LA CROIX DU NORD.

# Tribune Libre

CARLTON, SASK.,
3 juillet 1912

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous serais bien reconnaissant de vouloir me faire une petite place dans les colonnes de votre journal afin d'y insérer les quelques lignes suivantes en réponse du fameux article de M. Pajot.

D'abord, bien que ce brave M. Pajot prétende que la question des chemins était tout à fait secondaire et que le fond était de savoir qui l'emporterait de l'élément français ou anglais, l'on peut dire en toute sincérité qu'il ne s'agissait nullement d'affaire de race mais seulement des intérêts d'un district: et ceux et celles que M. Pajot accuse si sévèrement ont une foi et un patriotisme peut-être bien plus ardents que lui et ils s'en vantent moins, et lorsque vraiment il s'agira de leur foi et de leur race ils sauront défendre leurs droits peut-être mieux encore que M. Pajot qui se montre si bon Français mais qui oublie qu'il y a quelques années, la race française présentait un des siens pour cette même place de conseiller et que lui, lui seul propose une personne de race anglaise, après avoir fait le tour de la salle où les électeurs se trouvaient réunis et ne trouvant personne pour le seconder fut obligé de s'en retourner à son siège tout penaud.

En 1910, M. Pajot, toujours le premier en affaires d'élections, se trouvait le seul Français à Carlton en faveur de M. Kalbfleisch (qu'il considère aujourd'hui comme un si grand ennemi de sa race), disant que c'était l'homme qu'il fallait choisir, que les Français manquaient de talent pour mener les affaires à bonne fin.

Mais, se demandera-t-on, dans quel but M. Pajot agit-il si fort dans toutes ces élections? A ceci l'on pourra répondre: Dans le seul but d'obtenir une de ces *pauvres petites places salariées* qu'il envié tant et qu'il ne peut jamais obtenir, car, la seule qualité qu'on lui connaisse est celle sinon de bien parler, du moins de parler beaucoup.

Si ce brave M. Pajot parlait un peu moins et qu'il ouvrirait les yeux un peu plus grands il s'appercevrait cependant que les Vendéens et les Bretons qu'il insulte si gravement font plus honneur à leur race que certain Parisien des environs.

GUSTAVE MANDIN

—"M. Stirling avait dit à sa femme; Si vous quittez l'Angleterre je vous donnerai $3,000 par an votre vie durant, et après vous pourrez épouser lord Northland."

—"On annonce de Bruxelles la mort de Joséphine Rubay, la seule femme vivante qui ait parlé à Napoléon le jour de la bataille de Ligny."

—"L'assassin tira sur la police jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa dernière cartouehe, alors, tournant son arme contre lui-même, il se fit sauter la cervelle."



# Les Mémoires de Louis Schmidt

**Reminiscences**

**Écrites spécialement pour le "Patriote de l'Ouest"**

ADDENDA

*Mœurs et coutumes des anciens Métis — Leurs voyages, leurs chasses, leurs habillements.*

*(Suite et fin)*

Le poids de ces pièces variait de quatre-vingt à cent livres, et un homme en portait deux à la fois.

Il attachait la première, presque aux extrémités avec une courroie appelée collier, se mettait le centre élargi du collier sur le front, chargeait l'autre pièce sur la première et l'appuyait sur sa tête.

Il y avait émulation entre les porteurs, et c'est à qui ferait le trajet le plus promptement. On les voyait aller en trottinant, et quelques-uns à la demi-course.

La barge vidée, il fallait ou la transporter par terre quand c'était une grosse chûte qui barrait le chemin, ou remonter le courant à l'aide du cable ou de la ligne. Cette dernière besogne était souvent difficile, à cause des embarras qui obstruaient la grève, ou des nombreux écueils qu'il fallait éviter dans le rapide.

Une pluie modérée n'arrêtait pas les voyageurs. Il fallait une grosse averse pour leur faire monter le *tendelet* et s'y abriter. Pour faire le tendelet, on appuyait les bouts du mât sur une caisse aux deux extrémités de la barge, puis on jetait par dessus les prélarts qui servaient à garantir les pièces contre la pluie.

Une autre cause de souffrance pour ces malheureux, entre la Rivière aux Brochets et le Portage la Loche, était les maringouins et les moustiques, et l'insuffisance de sommeil. Dans les longs jours de juin et de juillet, comme dans ceux plus courts d'août et de septembre, ce n'est pas la montre qui réglait les heures du travail, mais le soleil. La nuit seul commandait le repos.

Lorsqu'on était arrivé à York, sur la baie d'Hudson, après avoir été au Portage la Loche, chaque homme recevait un *régal* sous forme d,une chopine de rhum. Alors c'était fête, comme bien on pense,et on avait oublié ses misères.

Il arrivait souvent, dans cette circonstance, que les petites querelles se vidaient à coup de poings, ou que les *boulés chantaient le coq*.

Chose curieuse, soit dit en passant, ce mot de régal est passé dans la langue des voyageurs anglais. J'entendais dernièrement l'un d'eux s'en servir.

La Compagnie savait très bien s'y prendre pour trouver des hommes pour ces durs voyages. Elle n'attendait pas au dernier moment pour les engager; elle n'en aurait pas trouvé.

C'est entre Noël et le jour de l'An, à l'époque de ces fêtes, qu'elle les embauchait en leur donnait une petite avance. Puis, quand les hangars se vidaient, en mars, une autre avance. Et enfin, au moment du départ, il fallait bien quelques sous pour s'habiller pour le voyage, et en laisser à la famille.

De sorte qu'au retour, on recevait aussi un petit pécule à York, il restait bien peu de chose de ces maigres gages.

Voici en quoi ils consistaient: le gouvernail avait seize louis, le *devant* de barge quatorze, et le *milieu* douze, c'est-à-dire $80, $70 et $60 de notre monnaie actuelle pour tant de misères.

HABILLEMENTS DES MÉTIS

J'ai écrit le mot "s'habiller" dans un des derniers paragraphes. C'est le moment de dire brièvement comment s'habillaient les anciens Métis, C'était bien sommaire, vous allez le voir.

Le voyageur, l'artisan ou n'importe qui, ne portait qu'un pantalon, une chemise, des souliers mous et une casquette quelconque, ou un chapeau ou une tuque pour se couvrir la tête. Pas de vêtements de dessous, même l'hiver, Les bas ou chaussons n'étaient pas connus.

L'hiver, on mettait une peau de lièvre ou un morceau d'étoffe de laine dans sa chaussure, et un capot de drap sans doublure pour se garantir du froid. Généralement, on passait une ceinture par dessus ce capot (à capuchon) mais bien des jeunes gens ne se servaient de leur ceinture, pendante devant, que pour retenir leur pantalon. Personne ne portait de bretelle, excepté les jeunes enfants.

L'accoutrement des femmes était aussi simple. Seulement leur modestie demandait un peu plus de soin. Ainsi elles portaient un petit châle ou un grand mouchoir sur la poitrine, un autre sur la tête pour sortir, ainsi qu'un châle. En hiver, les fortunées mettaient une couverture de drap fin par dessus leur châle. En guise de bas, elles portaient des *mitasses,* espèce de petites jambières en drap ordinairement garnies de varsades. Elles se chaussaient comme les hommes.

VOYAGES D'HIVER.

Les voyages d'hiver en traines à chiens donnent une idée de l'agilité et de l'endurance des Métis. Dans les beaux chemins ils courent à la journée derrière leurs chiens, et quand il y a trop de neige, ils les précèdent à la raquette.

Je voyageais une fois avec un autre métis. Le soir du premier jour j'étais tellement fatigué que je ne pouvais manger, et j'avais des crampes dans tous les membres, tandis que mon compagnon était aussi leste que le matin du départ. Nous avions fait plus de cinquante milles.

Plus d'une fois, j'ai entendu parler d'une course de soixante milles en une journée, comme par exemple, de Pembina à Winnipeg.

CHASSE AU BISON. — DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES

Comme j'ai déjà parlé de la chasse au bison, je ne veux en donner ici que quelques détails supplémentaires.

On allait à la prairie — c'était l'expression consacrée — deux fois dans le même été. Quoique les vivres qu'on en rapportait se vendissent à bien bon marché, les chasseurs en vivaient largement. Outre le taureau, la viande sèche et les *bons courjour* de graisse, ils avaient aussi les peaux à vendre.

Les peaux passées (amollies en les manipulant) pour faire des souliers, et les peaux de batterie (non passées) pour en faire des harnais, ou pour préserver contre contre la pluie les charges des voitures.

Au second voyage, on faisait des robes avec les peaux des derniers animaux tués.

Avant l'introduction des armes à répétition parmi les chasseurs, il était bien difficile de tuer plusieurs animaux dans une seule course. Après le premier coup tiré, il fallait recharger son arme tout en continuant la course. On ne prenait pas alors la peine de mettre une bourre sur la poudre ni sur la balle, et c'est ce que occasionnait des accidents assez fréquents. La balle n'étant plus retenue, glissait le long du canon et le faisait souvent éclater. Aussi que de mains mutilées l'on voyait parmi les anciens chasseurs.

Mais avec des carabines à plusieurs coups, on faisait vite des ravages effrayants dans un troupeau. On a vu un chasseur — Baptiste Parenteau — tuer seize vaches en seize coups de feu dans une seule course.

Enlever la peau de l'animal et le dépecer était aussi un métier où certains chasseurs excellaient d'une manière surprenante, par la rapidité avec laquelle l'opération était faite.

Le grand Baptiste Morin, de la Fourche, et Isidore Ouellette, dans l'Ouest, passaient parmi les meilleurs dans cette branche de leur industrie.

Mais ce que je trouve extraordinaire, c'est de reconnaître, après une course de centaines de cavaliers à la fois, les animaux que chacun a tués.

A la surprise que j'exprimais à ce sujet, un chasseur me répondit un jour: "Tu sais bien que deux animaux ne peuvent se ressembler tellement qu'on ne puisse découvrir une petite différence entre eux.

Il arrivait cependant, quoique rarement, des contestations à ce sujet.

Je ferme ici ces notes, mes chers compatriotes. Si elles vous ont intéressés un peu, je vous demande pour m'en récompenser, que vous vous abonniez tous au PATRIOTE DE L'OUEST et peut-être que je recauserai encore avec vous.

L. S.

## A la conquête des âmes

### Notions générales sur les Esquimaux

***Par le R. P. Turquetil, O. M. I., fondateur de la mission de Cherterfield Inlet***

*(Suite)*

Notre guide ne reconnait rien, ce qui nous ôte le peu de confiance que nous avions en lui. Plus loin voici des pistes fraîches d'hommes. Nous pensions déjà rencontrer des Montagnais de Churchill, quand après examen des pistes, nous reconnaissons que ce sont des pistes des Cris de Split Lake ou de quelque poste encore plus au Sud. L'incertitude nous gagne de plus en plus. Les 2 jeunes gens vivent d'espoir d'arriver bientôt à la mer, le guide se tait, confus et humilié. Pour moi je m'attends à tout, persuadé que nous n'avons encore atteint aucune des rivières qui sont marquées sur la carte. J'espère toutefois que la rivière que nous suivons se jette dans le Seal River, et de là dans la mer.

Mercredi 3. — Rivière meilleure, à part quelques endroits. Dans l'après-midi, nous apercevons deux rivières, A la première, le guide prétend se reconnaître et l'appelle la Rivière aux Truites. La seconde le frappe davantage: celle-ci est la rivière aux truites, dit-il, l'autré, je ne la connais pas. Nous éclatons tous de rire à qui mieux mieux. Le lac doit être proche, dit-il. Mais nous n'en croyons pas un mot. A quatre heures après-midi, nous y arrivons cependant. Mais quel lac. De montagne point; de tous côtés, des îles, de roches, de sable et de boue, surlesquelles la glace a disparu totalement ou en partie.

Nous faisons le feu, à l'entrée, sur un gros mamelon de sable. Nombreux campements de vieux Montagnais du temps jadis, quelques traces plus récentes remontent à trois ou quatre ans au plus, et là, pour la première fois de ma vie, je remarque un campement de sorcier.

Ces Montagnais de l'Est sont donc encore païens. Nous repartons. Allons, allons, crie le guide, vous ne voulıez pas me croire, regardez maintenant ce lac immense et croyez que c'est le lac de la Montagne. Le lac en effet, s'agrandit de tous côtés, on n'aperçoit la terre que du côté de l'Est. Tant mieux si enfin notre guide dit vrai, et s'il connait quelque chose. Nous avons mis cinq jours au lieu d'un, mais enfin si nous arrivons à Churchill dans trois ou quatre jours, tout est bien qui finit bien. Le soir deux caribous. Fait 30 milles

Jeudi 4. — Nous repartons sur le lac dans la direction indiquée par le guide, au lieu d'un détroit nous frappons une baie qui nous barre le passage. A cette vue le guide perd soudain toute son assurance, même il est évident qu'il ne reconnait plus rien. Nous allons à terre et l'envoyons à la découverte. Il revient l'après-midi: nous sommes perdus, dit-il, et perdus pour tout de bon, nous n'avons pas pris la bonne rivière, mes yeux n'ont jamais vu de lac semblable. et il n'y en avait pas sur la rivière que nous devions suivre. Il est tout décorragé et ne vaut pas deux sous. Je le laisse à ses reflexions, prend ma carte, et me mets à mon tour en frais d'explorations. La baie est fermée par une longue pointe, à l'extrémité de laquelle s'élève à pic un gros mamelon de sable. Du sommet j'aperçois tout le lac, et regardant ma carte, j'acquiers la certitude que nous arrivons à Seal River, qui doit couler à l'extrémité Nord de ce grand lac.

Je retourne au camp. Mes deux jeunes gens ont compris à ma manière de faire que je ne me décourageais pas encore, et se sont décidés pendant mon absence, à couper droit à l'Est, à tout risque, je leur fais part de mes découvertes, et il est convenu que demain, nous essaierons de trouver la rivière et en cas d'insuccès, nous laisserons rivières et lacs pour prendre la direction de la mer. 3 caribous tués. Fait 10 milles:

Vendredi 5. — Depuis ce jour nous allons à l'aventure sans autre indication que la rivière qui coule au Nord-Est avec force détours et nombreux rapides. La carte n'indique aucun des mauvais pas que nous avons à franchir, côtes de *sable* ou de *roches à pic*, sol jonché de cailloux et de bois *brûlés ou encore, énormes montagnes* et surtout aucun des confluents *de la rivière*.

Je ne répéterai donc pas chaque jour le travail immense que nous avions à faire pour éviter les glaces dangereuses et nous frayer un passage à travers ces obstacles. A part trois lacs de petite dimension nous avons à suivre partout les bords de la rivière ouverte sur la plus grande partie du parcours, et malgré l'aspect pittoresque et changeant à l'infini de ces divers paysages, notre guide supposé ne reconnaît pas un seul endroit. Qu'il est donc vrai de dire que l'homme une fois perdu ne reconnait même plus ses propres pistes ni même sa maison. Pas de caribous. Fait 25 milles.

Samedi 6. — Nous frappons aujourd'hui un lac tout semblable à celui que les Indiens nous ont décrit comme le lac la Montagne. La glace est bonne. Nous commençons à apercevoir de grandes langues de terre stérile séparées entre elles par de pauvres sapinettes rabougries. Partout de vieux campements d'été. Fait 20 milles. Deux caribous.

*(A Suivre)*

## Le Français, langue de préférence de l'évangélisation chrétienne

### Texte du magistral discours prononcé par l'abbé Thellier de Poncheville à la séance du Congrès de Quebec

Monsieur le Président,
Messeigneurs,
Mesdames et Messieurs.

Il s'achève donc le merveilleux poème d'amour composé avec tant d'art et récité avec tant de cœur, que depuis huit jours, à la gloire de notre langue française, vous avez fait entendre ici et au monde tout entier.

Il s'achève, mais pour se prolonger cependant demain encore sur nos lèvres et plus tard pour se poursuivre sur les lèvres et dans les cœurs de vos fils, et pour ne s'interrompre plus jamais. (Applaudissements).

Votre amour vient de faire un serment facile d'immortalité, car votre histoire vous a appris que la langue française, vous étiez résolus sur cette terre d'Amérique, à la garder toujours: privilège unique d'une langue bénie, aimée entre toutes les langues puisque aussi bien elle seule a survécu là où sombraient les autres. C'est votre histoire, Franco-Américains, puisqu'elle seule a pu renaître là où elle paraissait morte. C'est votre miracle, o Acadiens, puisqu'elle seule en ce moment donne cet incomparable spectacle, et, sur ce rocher de Québec où elle était, il y a un siècle et demi, abandonnée par la France et condamnée par l'Angleterre, elle est aujourd'hui, dans cette apothéose, saluée avec respect par Sa Majesté le Roi George V et bénie avec amour par sa mère la France. (Appl.)

Votre piété filiale envers cette langue est en même temps une piété religieuse, car elle ne vous apporte pas seulement le doux parler des aïeux, mais le divin parler du Christ, et, dans sa sonorité chantante et douce vous reconnaissez le son des cloches natales.

C'est la langue française qui a prêché le plus l'Evangile au monde, et c'est elle qui la première, et jusqu'à présent la seule, vous l'a porté et c'est pourquoi j'ai voulu dire indignement, trop pauvrement, cette splendide épopée chrétienne de la langue française.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Notre langue, Mesdames et Messieurs, a surtout dans ses moëlles toutes les vibrations de l'âme française, âme qui est faite pour l'expansion, car notre pays, comme ses orateurs, ne peut pas rester au repos (sourires) et a besoin de défendre ses idées; il veut entraîner les peuples à sa suite, les soulever de son enthousiasme. parfois les griser de sa folie. Race d'avant-garde, race aventureuse, race d'offensive qui fournira longtemps au monde ses pionniers, ceux qui s'envoleront vers les océans lointains comme ceux qui chercheront à aborder les Cieux inexplorés, race de coureurs de mers et de coureurs de bois et de coureurs d'azur, race faite pour traverser le monde sabre au clair dans les fougueuses chevauchées, cherchant des champs de bataille à illustrer de sa bravoure, et race faite pour courir aux océans l'Evangile à la main au balancement de ses caravelles, cherchant des plages pour les éclairer de la croix du Christ. Terre de feu, volcan sans cesse en ébullition et souvent en fusion qui gronde parfois, et alors la Terre s'émeut à la coulée de vérités, à la coulée d'erreurs et de principes qu'elle répand sur les peuples. C'est la Croisade qui passe, ou c'est la Révolution. Mais il y a plus souvent des foules aux âmes saintes que des foules en délire. Race surtout faites pour les conquêtes de l'esprit, elle laissera à d'autres les grandes dominations territoriales, mais elle sera ambitieuse de domination intellectuelle, et sa langue la servira magnifiquement, langue qui est destinée par Dieu elle aussi à courir le monde et à jeter des cris terribles. Elle criera tantôt: en avant, à la baïonnette! Et à son appel les bataillons frémissants se jetteront à toutes les sublimités des charges folles et des morts héroïques, mais elle criera aussi "Dieu le veut, Dieu le veut!" Et à la parole de Pierre l'Ermite, de Bernard de Clairvaux et d'Urbain II, qui sont fils de la France, la Chrétienté n'aura qu'une âme et ira délivrer le tombeau de son Maître. Cette longue, elle l'entendra en accents dangereux dans l'hymne de la Marseillaise faisant trembler les peuples et les trônes, mais elle l'entendra surtout en accents bienfaisants et plus enflammés sur les lèvres des missionnaires qui feront crouler les idoles et qui planteront des croix.

C'est donc le destin de la langue française d'être la grande voix et la clameur puissante qui éveille à travers le monde des échos que les peuples entendent, qu'ils écoutent tous parfois pour le deuil, pour la plainte et souvent aussi pour la joie et pour l'espoir, car nulle autre voix n'a jeté au monde de pareils cris. Longtemps elle fut la seule à parler de fraternité jusqu'au delà des frontières ennemies, à opposer la protestation du Droit devant la force triomphante, à plaider la pitié pour les vaincus et la liberté pour les opprimés, et chaque fois qu'une plainte montait d'un peuple râlant sous le

*(A suivre en 5me page)*

## Le Français, langue de préférence de l'evangelisation chretienne

talon brutal du vainqueur—c'était le Liban, c'était la Grèce, c'était la Pologne, et ce fut aussi l'Irlande—la France entendit, la France parla, elle jeta un cri et sur le monde découragé passa un grand frisson d'espoir. L'humanité souvent a trouvé en elle un guide qui la conduisait vers les hauteurs, l'arrachant à ses préoccupations égoïstes, ses considérations utilitaires et faisant peu à peu entrer dans sa conscience les principes d'honneur, de droit et de fraternité, que toutes les fautes de son histoire et toutes les décadences d'aujourd'hui ne peuvent jamais effacer du souvenir des peuples et qui lui donne droit pour toujours à leur reconnaissance. (Appl.)

Si la langue française était ainsi destinée à devenir, à certains jours du moins, comme la langue de l'Humanité, prêtant son expression aux pensées les plus hautes et aux sentiments les plus généreux, son grand titre de gloire c'est qu'elle fut appelée à devenir la langue même de l'apostolat catholique.

"Gesta Dei per Francos," cette parole est belle et consacrée par notre épée, mais disons ce soir une parole plus belle, car celle-ci est toute pacifique: "Verba Dei per Francos." (Appl.)

Le Verbe de Dieu est passé par les lèvres de la France. Quand le Christ a ouvert sa poitrine adorable et qu'il a voulu dire comme le dernier mot de la Révélation, ou du moins, puisqu'elle était achevée, son commentaire suprême, il est allé parler à une religieuse de Paray le Monial, et c'est en bon français qu'il lui a dit les paroles d'amour qui devaient réchauffer le monde glacé d'égoïsme. "Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes." (Appl.)

Quand le Ciel a ouvert ses pans d'azur pour laisser voir la splendeur inviolée de sa mère, c'est encore à une paysanne de chez nous qu'elle a parlé et c'est dans la langue de Bernadette Soubirous, qu'elle a fait connaître son véritable nom: "Je suis l'Immaculée Conception." (Appl.) et ces sublimes mystères ce sont les fils et les mots de France qui les ont porté à travers le monde.

D'autres langues se sont depuis universalisées, et ce sont d'ordinaire par l'expansion de leur commerce. La langue française s'universalisera par l'extension de son apostolat. Ce n'est pas la langue qui est le plus habituellement usitée dans les sociétés en commandite mais c'est la langue traditionnelle des Sociétés des Missions Etrangères (Appl.) et si malgré la Loi Lavergne bien des voies de communication dans votre grand Canada ne portent pas autant qu'on peut le souhaiter, l'indication en langue française, de par la loi de la Providence des chemins de la Rédemption en Amérique sont tous marqués par des mots français (Appl.) C'est qu'elle s'est mise en marche la première la vieille nation des Francs alors que les autres peuples n'étaient pas formés ni leur langue prête à servir la cause du Christ, la nation semeuse au geste large dont la langue est toute pleine des ambitions du prosélytisme, langue qui a hérité de son génie, qui a quelque chose de la fougue de ses soldats, montant à l'assaut des chaires comme ceux-ci montent à l'assaut des remparts, ardents à la bataille et prompts à la réplique; c'est cette langue française qui vint portée sur vos premier navires, à travers les flots, à travers les continents, jeter la divine semence de l'évangélisation, et quand aujourd'hui passent sur les mondes les grands interrogateurs de l'Eglise, scrutant les origines chrétiennes de ses fils, et leur demandant quels étaient ceux qui vinrent les premiers leur apprendre son catéchisme, presque tous les peuples doivent répondre en empruntant les paroles mêmes de Jeanne à qui l'on demandait l'accent qu'avaient les lèvres de ses saintes. Jeanne d'Arc disait ce qui disent les peuples: "Elles avaient la voix douce et elles parlaient français." (Appl.) Aussi messieurs, c'est cette langue qui a fait l'oeuvre dont vous êtes les continuateurs. Dans tout votre grand continent canadien, dans les quatre cinquièmes des Etats-Unis, par une route de cinq cents lieues qui rattache à Québec, comme à la première métropole catholique de l'Amérique, toute cette province de la Louisiane et tous les bords du Mississipi, ce sont nos pères, les vôtres et les miens, les Grandin, les Taché, les Provencher, les Oblats, les Lacombe, et tant d'autres, les Récollets, les Jésuites, les Sulpiciens, les fils de Dominique et nos religieuses qui portèrent dans les plis de leur robe de bure, dans leurs soutanes, dans leurs voiles, les divines paroles qui apprenaient à ces âmes à redire les vérités chrétiennes, et pour raconter cette histoire il faudrait, suivant une expression qu'un académicien disait, parlant des prix de vertu donnés en France aujourd'hui, et pour traduire les vertus de cette France d'antan,—pour redire cette histoire de l'évangélisation du Canada et des Etats-Unis, il faudrait "rabacher du sublime."

Sublime en vérité, l'histoire de ces missionnaires qui allèrent jusqu'à changer en vocables de sauvages quelques-uns de nos mots français. L'apôtre des Micmacs dans le sud-ouest de votre Canada, ne trouvant pas dans leur lexique de termes pour désigner les choses immatérielles de l'Evangile, dut prendre des mots de France et les incorporer du vocabulaire de ces pauvres sauvages, et c'est ainsi que la messe de l'Eucharistie sont désignées chez eux par des mots qui gardent toujours l'empreinte de la France: ce sont les mots "alamesse" et le mot "sanakati." Le Parler Français pourrait proscrire ces mots car ils semblent dénaturés, mais ce sont des mots qui font honneur à la France puisqu'elle seule a pu fournir à ces peuples des vocables assez beaux pour leur faire comprendre les divins mystères. (Appl.)

Ce que fit notre langue chez nous, elle le fait ailleurs presque aussi bien qu'ici, et des Montagnes Rocheuses jusqu'aux cimes de l'Hymalaya on pourrait suivre la trace de nos missionnaires, souvent dans un sillage de sang, mais toujours à l'écho des mêmes voix françaises.

La Chine, ils l'évangélisèrent, et quand, au siècle dernier, les nations européennes vinrent pour la première fois passer un traité avec la Chine, en 1844, alors que les autres peuples n'avaient qu'une préoccupation commerciale et n'exigeaient que d'avoir cinq ports francs pour le trafic de leurs marchandises, ce fut uniquement dans le traité français que fut inscrite la liberté de conscience. La France ouvrait les voies par où passerait la nef du Christ (appl.) et dans la grande Afrique, où se mêlent en si grand nombre les fils du Canada, les fils et les filles de Québec aux enfants de France, ce sont eux encore qui ont crié les premiers le grand cri de détresse en face des horreurs de l'esclavage et de l'anthropophagie et si aujourd'hui un rayon d'espoir luit dans l'horizon des nations païennes, il est passé encore à travers la France.

C'est ainsi que notre pays, même à l'heure présente, malgré ses torts, n'a pas renoncé à son passé, n'a pas forfait à sa vocation. Il manque des enfants au foyer de mon pays, je le sais, mais il ne manque pas de missionnaires français, aux foyers de l'humanité, et si un jour les soldats, trop peu nombreux défaillent à nos frontières, cependant à cette même heure il demeurera en nombre toujours suffisant des Français qui seront les défenseurs de la Croix et qui étendront toujours plus loin les frontières du Christ. (Appl.).

Ah! la grande nation, elle est coupable, oui, mais elle est de celles dont il est dit: "Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé." (Appl.). Elle est maudite parfois des autres peuplées pour ses scandales publics, mais elle est bénie de Dieu pour ses générosités cachées et pour les vertus qui demeurent au cœur d'un grand nombre de ses fils. Si elle inonde parfois vos rues de Québec de ses cartes postales légères et de ces gravures licencieuses, sur la table de Pie X, il n'y a que deux images et elles viennent de France: Une image virginale entre toutes et une image sacerdotale entre toutes: c'est la figure de Jeanne et c'est la figure du curé d'Ars. (Appl.)

Oui, la langue française, c'est vrai, vous arrive parfois à travers l'océan dans des refrains ineptes de café-concerts, mais est-ce qu'elle ne vient pas aussi apportant jusqu'à vous un écho des cantiques qui chaque année montent près de la grotte de Lourdes, redisant avec un tel cri de foi: Pitié mon Dieu — catholiques et Français toujours.

La langue française, elle est parlée en Amérique par des acteurs et des actrices qui viennent sur certaines scènes légères représenter des pièces banales, mais elle est représentée aussi par des missionnaires qui jouent de leur personne le drame du Christ et par les congrégations enseignantes qui sur les pas de Marguerite Bourgeois et de Marie de l'Incarnation viennent ici apprendre à vos petits enfants, dans la langue de vos pères, à aimer le bon Dieu. (Appl.)

J'ai l'espoir, et je voudrais au nom de mon pays, vous donner cette assurance, que ces voix qui viennent de France de plus en plus deviendront des voix chrétiennes. Il y a une rumeur qui court aujourd'hui à travers le monde de nos écoles et de nos universités, et vous l'avez entendue ici même, car le rumeur a pénétre sous la coupole de l'Académie: c'est que la France revient au Christ (appl.), qu'elle a maintenant la nostalgie de ses vieilles croyances; c'est qu'elle souffre trop de les avoir perdues, c'est qu'elle a maintenant la nostalgie de morale athée à tenir en échec les instincts pervers qui demeurent en tout animal et la nécessité de la morale évangélique pour donner l'essor aux aspirations qui demeurent dans l'âme française.

Il y a quelques semaines quand un drame affreux fit courir près de vos côtes, sur l'océan, et à travers le monde, un long frisson d'horreur, sur le pont du "Titanic" en détresse, l'orchestre pendant quelques instants joua, dit-on, ses airs de fête comme pour bercer de leur harmonie enchanteresse l'inquiétude des naufragés; puis quand on vit que le bateau faisait eau de toute part et que tout espoir était perdu, brisant leur rythme, les mêmes instruments qui avaient joué leurs harmonies de fêtes entonnèrent la prière familière à tous les Anglo-Saxons *Nearer my God to Thee* Plus près de Toi mon Dieu, plus près de Toi — cri de détresse d'une âme qui sentait bien que les corps allaient tomber sans sépulture dans les profondeurs des flots et qu'elle pouvait être recueillie par la miséricorde divine dans la splendeur du hâvre éternel. De même sur le pont du vaisseau de France ont trop longtemps retenti les accents du plaisir et de l'impiété, et notre pays s'en est grisé jusqu'à perdre parfois le sens de sa marche, mais maintenant ayant presque touché l'écueil, sentant qu'ils vont tomber, les fils de la France commencent à se lasser des airs du plaisir et de l'impiété, et ils écoutent enfin la vieille voix maternelle de l'Eglise, celle qui sauve les navires en détresse et les âmes en danger, et la France va redire de nouveau: "Plus près de Toi mon Dieu, plus près de Toi." (Appl.)

Si ce n'était là que mon témoignage il serait bien infime; si ce n'était que mon espérance je tremblerais pour elle, mais j'ai pour garant de cette prophétie la parole même du Pape que j'invoquerai ici pour dire le dernier mot qui nous fait aimer dans notre langue l'instrument de la conquête chrétienne.

Parlant au mois de décembre dernier devant la plus illustre assemblée où figuraient des cardinaux très glorieux de l'Amérique et de l'Angleterre et où figuraient quatre cardinaux français, le Pape changeant lui aussi de ton en prenant soudain comme des accents de prophète fixa jusqu'au fond des yeux, l'âme des Français qui étaient là, et toute l'âme de la France qui le regardait comme eux, et il fit entendre ce cantique d'espérance qui est sans doute venu jusqu'à vous et qui jusque dans les dernières de nos demeures de France et dans les plus obscurs de nos presbytères a fait passer un grand frisson de joie. L'heure va venir, dit-il, et nous espérons qu'elle est proche où la France se relevant, se lavant de ses souillures entendra la voix de Dieu: "Va, fille de Dieu, va," et elle remplira sa mission glorieuse qui est de faire connaître le nom du Christ à travers le monde, à la face des peuples et à la face des rois.

Pars donc, ô voix de mon pays, réveille-toi donc, ô langue de France, fille de la foi chrétienne et mère des peuples civilisés; purifie-toi des erreurs et des mensonges qui ont pu parfois fausser ton génie, et de nouveau, sur les deux rives de l'océan, dans la France d'Europe, et dans la France d'Amérique, lève-toi et marche à travers le monde pour porter de nouveau, dans tes vocables immortels le nom béni du Christ à la face des peuples et à la face des rois. (Applaudissements prolongés.)

### Sept sortes de femmes

Il y a dans le monde, dit-on, sept sortes de femmes

La femme patiente, qui pourrait faire rôtir un bœuf avec une lentille de télescope.

La femme curieuse, qui voudrait tourner un arc-en-ciel à l'envers pour savoir en quoi il est doublé.

La femme vulgaire, qui est un espèce d'araignée, se croyant capable de filer de la soie.

La femme prudente, qui écrit toutes ses promesses sur une ardoise.

La femme envieuse, qui se détruit pour être lacée plus serrée que sa rivale.

La femme extravagante, qui brûle une bougie pour trouver une allumette.

La femme heureuse,—mais elle est morte, il y a déjà plusieurs années dans un asile de sourdes-muettes.

La maison des Lords se compose de; 3 princes de sang royal, deux archevêques, 22 ducs, 23 marquis, 124 comtes, 40 vicomtes, 24 évêques, 334 barons 16 pair d'Ecosse, et 28 d'Irlande, au total 616 membres.

# Pélerinage de N. D. de Lourdes à St Laurent

N'oubliez pas que le pélerinage annuel de St Laurent est fixé au mardi 16 juillet pour les catholiques du rite latin et au mercredi 17 juillet pour les catholiques du rite ruthène.

Nous sommes sûr que tous ceux qui n'ont pu se rendre à Ste-Anne de Beaupré auront à cœur de venir ici, dans la Saskatchewan, pour satisfaire leur dévotion et attirer sur eux les bénédictions de notre Mère du ciel.

## Programme

Le programme du pélerinage du 16 juillet a été définitivement arrêté comme il suit :

1o Des messes basses seront dites à toute heure pendant la matinée.

2o On entendra les confessions en français, en anglais, en allemand et en cris.

3o La Ste Communion sera distribuée jusqu'à midi.

4o A 10 heures, messe solennelle. Sermon en français et en anglais.

Le sermon anglais sera donné par le R. P. H. Lacoste, O. M. I., Vicaire Général et curé de Saskatoon, et le sermon français par M. l'abbé A. Leboucher.

5o Après la messe on pourra se procurer les provisions nécessaires pour faire un petit *lunch*.

6o A 2 heures de l'après-midi : Exposition, procession et bénédiction du T. S. Sacrement.

7o M. l'abbé D. Claveloux, de Sifton, prêtre du rite ruthène, sera présent au pélerinage du 17.

8o Une grande variété d'objets de piété sera tenue à la disposition des pélerins pour être vendus au profit de la mission de St Laurent.

9o Le produit des quêtes ou des dons quelconques est utilisé pour l'entretien du pélerinage et pour bâtir une église sous peu.

H. Delmas
Directeur du pélerinage.

# SOUSCRIPTION

Le Patriote, avec l'autorisation de l'Ordinaire, fait un appel pressant à la charité de ses lecteurs en faveur de M. le Curé de Bellevue, (Sask.) qui a perdu absolument tout ce qu'il possédait dans le terrible sinistre du jeudi 27 juin.

Les dons pourront être envoyés à nos bureaux et nous les ferons parvenir à destination après en avoir indiqué dans le journal la provenance et le montant.

Dieu bénit les âmes charitables !

La Rédaction

**Deuxième liste de dons**

| | | | |
|---|---|---|---|
| Total de la première liste | $43.00 | Mme Toutain | 1.00 |
| R. P. Maure | 10.00 | G. Riou | 1.00 |
| C. A. Houle | 10.00 | A. Pezeril | 1.00 |
| M. Toutain | 1.00 | L. Pezeril | 1.00 |
| | | J. Pajot | 0.50 |

# Chronique Locale

—Dimanche, en la fête du Précieux Sang, a été béni et installé dans notre église un nouveau Chemin de Croix, offert par des souscriptions particulières de quelques paroissiens. Les images qui viennent d'Allemagne sont une copie du Chemin de Croix du professeur Fuerich, un des plus célèbres peintres de l'époque. Les cadres faits par M. Joseph Perret ont été décorés avec beaucoup de goût par les Rdes Soeurs de notre Ecole Stobart.

—Des personnages prétendus bien informés nous disent que la ligne de chemin de fer de Dalmeny à Laird va être incessamment continuée jusqu'à Duck Lake. Est-ce sérieux ou seulement un ballon d'élection ?

—Le R. P. Vachon, O. M. I., nouveau curé de North Battleford, a passé le dimanche à Duck Lake en visite à l'école St-Michel et chez ses parents, entre autre chez M. le Dr N. H. Touchette.

—Parmi les colons nouveaux arrivés, nous aimons à signaler Mlle et M. Chas. Cuelenaere, sœur et frère de notre estimé concitoyen M. Emile Cuelenaere.

## La reconstruction de Regina

Régina, Sask. — On a commencé à tracer les plans pour la reconstruction de la partie dévastée de la capitale de la Saskatchewan. Depuis lundi, des centaines de charpentiers, de briquetiers et de journaliers travaillent à enlever les débris, puis, dès que tout sera libre, la reconstruction commencera. Sous la surveillance de l'ingénieur, on s'occupe d'abord de rendre habitables les propriétés restées debout.

Le tramway circule encore malgré les dégâts qu'il a eu à souffrir, comme tous les autres. Les poteaux qui avaient été renversés ont été remis en place et aujourd'hui, la circulation est rétablie.

Suivant le désir des commissaires, de mettre en état d'usage les lumières placées au coin des rues tous les employés disponibles ont été occupés à remettre le service d'éclairage en ordre. L'inspecteur des bâtisses, Falls, a déjà inspecté un grand nombre de bâtisses situées dans la partie devastée.

La majeure partie des édifices n'ont pas été arrachés de leurs fondations, et il n'y a qu'à réparer les parties endommagées pour les rendre habitables.

Un service funèbre pour les victimes de la catastrophe de dimanche sera célébré prochainement.

## La revolution de Belgique

La tentative de révolution de la part de la secte après son échec électoral, était non seulement connu mais avoué par les organes maçonniques et socialistes. Même l'introduction clandesdine d'armes dans le royaume n'était pas un mystère pour le gouvernement de Bruxelles. La répression absolue de cet attentat ferreriste devient une question d'une importance internationale, car il faut savoir si le monde civilisé est tombé irrémédiablement sous les pieds de la secte qui a toujours cultivé l'assassinat, les bombes et les barricades.

## FLEGME BRITANNIQUE

Un lord voyageait avec son domestique sur le chemin de fer de Londres à Douvres. Le train déraille, le maître est jeté dans un fossé qui borde la route ; le valet glisse sous le convoi.

—Conducteur, où est John ?

—Hélas ! mylord, il vient d'être coupé en deux,

—Aoh !.. apportez le morceau où sont mes clefs.

## TROUVE

Un taureau rouge, sans étampe, âgé de quatre ans. S'adresser à

F. B. Demott,
N. W. ½ Sec. 20, T. 45, R. 3.
27-6-12-2f. Wingard, (Sask.)

## Cours des Marchés

MARCHÉ DE DUCK LAKE

| | |
|---|---|
| Blé no. 1 du nord | .86 |
| no. 2 id. | .83 |
| no. 3 id. | .77 |
| no. 4 id. | .64 |
| Œufs frais | la douz. 20 |
| Beurre | la livre 20 |

MARCHÉ DE WINNIPEG

| | |
|---|---|
| Blé no 1 du nord | 1.07½ |
| no. 2 id. | 1.04½ |
| no. 3 id. | 99½ |
| no. 4 id. | 84 |
| no. 5 id. | 71½ |
| no. 6 id. | 58½ |

PRIX PROBABLE DU GRAIN

| | | |
|---|---|---|
| Blé no. 1 du nord | — Juillet | 108 |
| id. | — Octobre | 95¾ |
| Avoine | Juillet | 40 |

## AVIS

Instituteur avec 4 ans d'expérience, parlant les deux langues, diplomé de 3ième classe pour la Saskatchewan, demande une école.

S'adresser à : "L'Instituteur
Le Bel S. D.
27-6-12 Cantal, (Sask.)

## On demande

Un instituteur ou une institutrice, catholique, pouvant enseigner le français et l'anglais, possédant ses certificats de 1e ou de 2e classe pour la Saskatchewan.

Envoyer les demandes avec bonnes références et le salaire exigé à

M. Alphonse Geie,
Secrétaire-Trésorier
Delmas, (Sask.)

Un inventeur de Berlin vient de construire une machine pour abatre les arbres. Elle consiste en un fin cordon d'acier qui enlève le pied de l'arbre et est mû électriquement. Il suffirait par ce nouveau procédé, paraît-il, de six minutes pour abattre un arbre de 20 pouce de diamètre.



RESUME DES RÈGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN

Toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de dix-huit ans, peut prendre comme homestead un quart de section des terres du gouvernement dans le Manitoba, la Saskatchewan ou l'Alberta.

Le demandeur doit comparaître personnellement a l'agence ou a la sous-agence des terres du district. Une entrée de homestead peut être faite par procuration, sous certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du demandeur.

Devoirs.—Un séjour de six mois chaque année sur le terrain et la mise en culture de celui-ci durant un terme de trois ans. Un possesseur de homestead peut vivre dans un rayon de 9 milles de son homestead, sur une ferme de pas moins de 80 âcres possédée ou cultivée par lui, ou possédée par son père, sa mère, son fils, sa fille, son frère ou sa sœur.

En certains districts un possesseur de homestead de bonne foi peut prendre en préemption un homestead dans le voisinage du sien. Le prix d'achat est de $3.00 l'âcre et les devoirs sont les suivants: résider sur l'un ou l'autre homestead, six mois chaque année pendant six ans, à dater de l'enregistrement du homestead, y compris le temps nécessaire pour mériter les lettres patentes du dit homestead, et en plus, culture de 50 âcres extra.

Un colon qui a utilisé son droit de homestead et ne peut acheter de homestead de préemption dans son district, peut en acheter un dans certains districts aux conditions suivantes :

Prix $3 00 l'âcre. Devoirs : Résidence de six mois chaque année pendant trois ans, culture de 50 âcres et construction d'une maison d'une valeur de $300.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.